

Entre lecture et révision : mélectures de Bloom

Jesus and Yahweh. The Names Divine, de Harold Bloom.
Riverhead Books / Penguin Group (USA) Inc., 238 p.

Gilles Dupuis

Numéro 213, mars-avril 2007

American Theory : quelques penseurs à vue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10423ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupuis, G. (2007). Entre lecture et révision : mélectures de Bloom / *Jesus and Yahweh. The Names Divine*, de Harold Bloom. Riverhead Books / Penguin Group (USA) Inc., 238 p. *Spirale*, (213), 30–31.

Entre lecture et révision : mélectures de Bloom

JESUS AND YAHWEH. THE NAMES DIVINE de Harold Bloom

Riverhead Books / Penguin Group (USA) Inc., 238 p.

par GILLES DUPUIS

Dans son compte rendu critique du premier ouvrage réputé de Harold Bloom, *The Anxiety of Influence*, Paul de Man n'avait pu s'empêcher de remarquer, quoique laconiquement, un tic agaçant chez l'auteur du « *misreading* » : sa propension à valoriser les lectures « fortes », quand bien même erronées, des classiques par rapport aux lectures « faibles ». Si toute lecture est à la lettre une *mélecture* (une « nécessaire » méconnaissance de l'original), encore faut-il distinguer selon Bloom les méprises géniales, qui peuvent procéder du méfait inconscient voire de la mauvaise foi évidente (« *misprision* »), des malentendus proférés sans grande originalité ni réelle envergure. Dans un geste caractéristique de sa propre démarche analytique, le critique de *Blindness and Insight* ne s'était pas fait prier pour complimenter le grand théoricien de la mésinterprétation féconde, tout en soulignant ce qui constituait à ses yeux la tache aveugle de son système : « *One could sum up the results by stating that one would generally find him to be wrong in precisely the way his own theory of error anticipates — the highest compliment one can pay to a theorist of misprision.* »¹

Ce constat, qui s'applique aux ouvrages strictement poétiques de Bloom, des premières études consacrées aux poètes romantiques anglais jusqu'à ses livres plus récents portant sur Shakespeare et la Renaissance anglo-saxonne, en passant par sa révision du canon occidental, reste tout aussi valable — devient plus troublant même — lorsque jugé à l'aune des œuvres où il se penche sur les textes sacrés pris dans leur sens littéraire, en particulier dans ce dernier opus dédié aux « noms divins » du judaïsme et du christianisme. Cet ouvrage, à la fois ambitieux et ambigu, est sans doute sur le plan spirituel le livre le plus autobiographique de Bloom — un intellectuel américain d'origine juive, mais d'éducation laïque, qui de son propre aveu oscille, en matière de foi, entre l'agnosticisme réaliste et une forme mystique de gnosticisme : « *I alternate endlessly between agnosticism and a mystical gnosticism, but my Orthodox Judaic childhood lingers in me as an awe of Yahweh.* »

Deux visées distinctes mais complémentaires se laissent deviner dans cette étude qui se veut sinon impartiale — au contraire, le parti pris « sémitique » en faveur de la Bible hébraïque, et dans une moindre mesure du Coran, est sans cesse réaffirmé contre la faveur populaire dont la Bible chrétienne jouit en

Amérique —, du moins dénuée de toute forme d'ironie à l'égard de la foi, notamment de la foi chrétienne : déconstruire, pour ne pas dire détruire, le mythe de la tradition judéo-chrétienne et miner plus insidieusement la valeur du « *misreading* » que le christianisme a effectué de la Bible hébraïque en la divisant puis la réordonnant en deux Testaments distincts : l'Ancien (sous-entendu périmé) et le Nouveau (considéré comme toujours valide). Ces deux objectifs, qui radicalisent ce qui avait été dit plus candidement dans l'introduction (« *My sole purpose is to suggest that Jesus, Jesus Christ, and Yahweh are three totally incompatible personages, and to explain just how and why this is so* »), trouvent leur formulation syncrétique dans la dernière des huit propositions qui préludent à l'examen critique des « noms divins », tout en fournissant le programme de lecture de l'ouvrage dans sa totalité : « *The New Covenant [la nouvelle alliance] necessarily founds itself upon a misreading of the Hebrew Bible. Yet the power of Christian translators, particularly Jerome and Tyndale, has obscured the relative weakness — aesthetic and cognitive — of the Greek New Testament in its agon with Tanakh [le canon de la Bible hébraïque]* ». Et s'il demeure un doute dans l'esprit du lecteur quant à qui vaincra dans cet affrontement biblique des Titans, la suite de la proposition est sans appel : « *Even if Mark [l'auteur de l'Évangile portant son nom] were as powerful a writer as the Yahwist [l'auteur des passages de la Bible hébraïque d'inspiration yahwiste, aussi désigné par la lettre J], there could be no contest, since Torah (like the Qur'an) is God, whereas the entire argument of the Belated Testament [le Nouveau Testament rebaptisé par Bloom le Testament tardif] is that a man has replaced Scripture.* »

Il est ironique — et cette ironie a probablement échappé à Bloom lui-même qui se défend d'y recourir dans ce livre sérieux — que l'infériorité décrétée du Nouveau Testament (et donc, par synecdoque, de la Bible chrétienne) par rapport à TaNaKh (du nom des trois divisions canoniques de la Bible hébraïque : Torah [la Loi], Nevi'im [les Prophètes] et Ketuvim [les Écrits]) soit attribuée au fait que l'Écriture y est remplacée par un homme, alors que la qualité principale de Yahweh, qualité qui établit sa supériorité commé Dieu des juifs sur le dieu « théologique » des chrétiens, est qu'il soit un dieu profondément humain, « *all-too-human* ». Si Nietzsche a pu être manipulé par le passé pour servir à des fins bien moins édifiantes, mais qui devaient paraître valables aux yeux de ses spoliateurs, on ne peut pas ne pas noter qu'il est à nouveau instrumentalisé ici au service d'une cause « supérieure » au niveau esthétique, mais tout aussi suspecte sur le plan éthique (moral ou religieux). L'erreur la plus fallacieuse, de ce point de vue, ne réside-t-elle pas dans le parti pris absolu qui consiste à évaluer la validité d'une lecture uniquement en termes de force ou en degrés de puissance ? Décidément, la volonté de puissance ne connaît pas de limites, surtout quand on l'exerce au nom de l'Omnipotent...

L'autre trinité

En ce qui concerne plus spécifiquement les « noms divins », ceux de Jésus et de Yahweh, qui justifient le titre de l'ouvrage, Harold Bloom part d'un constat qu'il ne viendrait aujourd'hui à personne de sensé (fût-il juif, chrétien ou musulman) de contester, à savoir que Yahweh (ou Jehovah), le Dieu des juifs, Jésus (Joshua ou Yeshua) de Nazareth, le Galiléen historique, et Jésus-Christ, le Messie des chrétiens, forment trois *persona* distinctes mais avant tout incompatibles (contrairement aux personnes de la Trinité chrétienne qui, comme hypostases, sont distinctes substantiellement mais n'en constituent pas moins une seule entité en essence). Le

problème surgit quand, après le simple constat factuel, on se met à interpréter les faits « historiques », aussi bien d'un point de vue religieux, toujours épineux et sujet à controverse, que du point de vue littéraire, en théorie seulement moins controversé comme l'atteste la lecture astucieuse mais partisane que nous propose Bloom de ce singulier triumvirat.

Si Yeshua (le Jésus historique) peut se réclamer de Yahweh, son père spirituel, c'est qu'il ne prétend nullement rompre avec l'héritage juif qui est le sien. En revanche, Jésus-Christ est un usurpateur, une innovation en retard (« *belated* ») du parti chrétien pour tenter de récupérer l'héritage juif à son avantage. De là à conclure, dans un esprit que l'on ne peut que qualifier de chauvin, que la Bible hébraïque est *nécessairement* supérieure à sa pâle version chrétienne, il y a un abîme trop vite franchi. Sans demander à l'auteur de faire le saut kierkegaardien dans la foi (le signataire de ce texte est lui-même un agnostique, bien que d'ancienne obédience catholique), on aurait pu s'attendre de sa part à un examen plus critique du malentendu « fertile » survenu entre Juifs et Chrétiens dans le passage de la Bible hébraïque à la Bible chrétienne. S'il est vrai que le mythe judéo-chrétien est une invention chrétienne forcément tardive par rapport aux mythes bibliques primitifs qui lui servent d'assises, un lecteur qui valorise à tout prix les lectures « fortes » au détriment des lectures « faibles » devrait au moins reconnaître le *tour de force* que la relecture chrétienne (qu'elle ait été faite par Jésus de Nazareth, ses disciples ou, ce qui revient au même, par « Jésus-Christ ») a imprimé à la Bible hébraïque pour la supplanter sur son propre terrain, ne serait-ce que par la prétention d'accomplir (« *fulfill* ») sa promesse. Que ce renforcement prenne, dans la figure de Jésus, les traits de la douceur et de l'humilité a peut-être moins à voir avec l'ironie du personnage (que Bloom lui attribue sans cesse à l'instar de Socrate) qu'avec son habileté à user de la ruse rhétorique afin de contre-carrer l'expression de l'agressivité qui fait la marque de commerce de Yahweh. Comme le dit si bien Bloom, mais dans un sens fort différent de celui où il l'entend, « *The Son, O How Unlike the Father* ». Et pourtant, *tel* fils ne pouvait procéder que de *tel* père...

Mais justement, qui est le père remis en question ici ? Bloom revient sans cesse sur l'incompatibilité foncière qui existe entre Yahweh, le dieu jaloux et vindicatif d'Israël, et Dieu le père, le « bon dieu » éthéré voire insignifiant des chrétiens, mais il oublie (ou feint d'oublier) que la Bible hébraïque est aussi hantée par une autre vision du divin, qui constitue sa version plus proprement théologique : Elohim, le dieu générique, prototype du dieu universel que les catholiques vont tenter en vain d'imposer au monde (mais avec tout de même plus de succès que les juifs eux-mêmes aux prises avec l'imprévisible Yahweh). Faut-il voir dans ce succès mitigé une victoire postérieure et machiavélique de l'Église (comme le laisse entendre Bloom) ou ne doit-on pas plutôt y lire le signe du lien qui persiste à exister entre les traditions juives et les traditions chrétiennes (notamment les différents protestantismes) afin de comprendre comment cet état de fait a pu se produire ? Il n'y a peut-être jamais eu de véritable tradition judéo-chrétienne. En revanche, un filon hébraïco-chrétien traverse très certainement le passage de la Bible hébraïque à la Bible chrétienne, et c'est ce filon que l'on peut qualifier rétrospectivement de gnostique. Qu'un agnostique, méfiant face à l'Alliance, reste sourd à ses résonances latentes, n'appréciant dans le Nouveau Testament que l'Évangile de Marc (le plus yahviste des quatre évangiles) et l'Épître de Jacques (la plus gnostique des épîtres), incapable de son propre aveu de lire Paul à la lettre (encore moins en esprit) et aveuglément intransigeant envers l'antisémitisme de Jean, n'a rien pour nous reconforter. On veut le croire, le conforter même dans ses convictions, mais il y a trop de méprises (ou peut-être simplement de mauvaise foi) dans ses propos pour qu'on lui fasse entièrement confiance. Qui plus est, l'on sait que la partie est perdue d'avance, que le « mécréant » a déjà choisi son camp. Reste à voir ce que son opuscule nous laisse entrevoir comme perspectives d'avenir.

Jésus d'Amérique

Les Noms divins (Jésus, Yahweh) sont aussi, incarnés, des devins. L'air de rien, le sous-titre de l'essai de Bloom contient un jeu de mots, une syllepse

sur le sens du mot « *divine* » en anglais, qu'il faut entendre à la fois comme un adjectif (les noms « divins ») et une forme verbale (des figures qui prophétisent l'avenir). Cet autre sens, que l'auteur exploite somme toute très peu dans son texte, est sans doute la pierre de touche du livre, qui rend sa pensée révisionniste malgré tout originale, voire actuelle.

De toute évidence, Bloom a du mal à composer avec son héritage juif, auquel il veut demeurer fidèle en dépit de sa méfiance (« *mistrust* ») envers l'Alliance (« *Covenant* »), et sa propre notoriété laïque acquise dans un milieu américain majoritairement protestant. Sa tête de Turc est le Chrétien, bien plus que le Musulman qui partage avec le Juif l'ascendance sémitique et la foi inébranlable en un seul Dieu (« *The monotheism of Jews and Muslims is strict and permanent* »). Face à cette intransigeance « salutaire », le critique littéraire transformé en prophète prédit la fin du christianisme, du moins en Europe (l'Irlande exceptée), et la possible émergence d'un oecuménisme panaméricain fondé sur l'Esprit : « *The American Jesus has usurped Yahweh, and may yet himself be usurped by the Holy Spirit, as we fuse into a Pentecostal nation, merging Hispanics, Asians, Africans, and Caucasian Americans into a new People of God.* » Mais il reconnaît, entre-temps, que l'époque dans laquelle il évolue demeure « *the Age of the American Jesus, omnipresent and intensely personal* ». En plus d'ignorer la complexe question catholique, délibérément ou inconsciemment, comme Freud jadis face à Rome (mais ce dernier avait fait amende honorable dans son *Malaise dans la civilisation*), ce constat passe sous silence la complicité réelle qui lie actuellement l'Antique Alliance du peuple d'Israël avec la Moderne Alliance du peuple des États-Unis. « *In God We Trust* » : jamais la devise nationale américaine n'est relevée ni glosée par Bloom. Et pourtant, cette devise reprend textuellement ce qu'il avance à propos de l'alliance de Yahweh avec le peuple élu, à savoir qu'il s'agit davantage d'une question de confiance (« *trust* ») que d'une pétition de foi (« *faith* »). Comment prétendre, alors, que le Dieu des Chrétiens, en particulier celui choyé par les Américains, n'a rien à voir avec le Dieu qu'ont choisi les Juifs ?

« *Alors que les Juifs demandent des signes et que les Grecs sont en quête de sagesse, nous proclamons, nous, un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, Juifs et Grecs, c'est le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu.* » (1 Co 1 23-24) Voilà les versets de Paul que Bloom aurait dû méditer plus à fond, car dans cette figure historique de l'échec apparent réside paradoxalement la réussite transhistorique du catholicisme. Il s'agit nul doute encore d'une « erreur de lecture », mais pas plus bête ni moins géniale que celle qui perçoit en Lear une réincarnation de Yahweh et en Hamlet, un avatar de Jésus. ☪

1. Paul de Man, *Blindness and Insight*, University of Minnesota Press, Minneapolis, p. 75.